G. Gavilli - E. Malatesta

Les Bandits Rouges

L'ASSOIFFÉ

Traduit de l'edition italienne:
I Banditi Rossi
Edizioni Indesiderabili, 2014

Introduction

Si leurs actions embarrassèrent même certains individualistes, ils provoquèrent encore plus d'indignation chez les anarchistes les plus calmes et les plus raisonnables. En France, le journal porte-parole du mouvement anarchiste le plus réactionnaire, *Les Temps nouveaux*, écrivit à propos des illégalistes : « Depuis des années, sous le couvert de la plus surprenante impunité, les chefs, les pontifes et les orateurs du "*milieu*" excitent à la haine du travail, au dédain de l'amour, au mépris de l'amitié, à la ruse, au sarcasme. Ils célèbrent les beautés et les joies de la monnaie fausse, du vol sournois, du cambriolage nocturne. [...] *Ils ne sont plus des anarchistes*. Hélas! Ils ne l'ont jamais été ! [...] Leur vie, remplie d'erreurs, de faux pas, de gestes sauvages, puis de hantises, d'indignités, de fuites éperdues, de mensonges balbutiés, de supplices moraux et de gênes physiques, je la plaignais, après l'avoir détestée.[1] »

Dans le journal géré par Jean Grave, André Girard corrigea le tir en affirmant qu'« au moment où ils ont commis cet acte [le braquage], ils ont cessé d'être anarchistes. De tels actes n'ont rien d'anarchiste, ce sont des actes purement et simplement bourgeois[2] ». Selon un autre collaborateur du même journal, ils représentaient « l'idéal des dignes fils de cette bourgeoisie, pour qui le plaisir et l'idéal de la luxure ont été formulés par Guizot: s'enrichir ! » La même ligne a été suivie par les syndicalistes comme Alfred Rosmer (*La*

---

1 *Les Temps nouveaux*, n° 52, 18e année, 26 avril 1913.

2 *Les Temps nouveaux*, n° 36, 17e année, 6 janvier 1912.

Vie ouvrière) ou par Gustave Hervé (*La Guerre sociale*), selon lesquels « leurs actions résultent de la mentalité capitaliste, qui a comme but l'accumulation d'argent et la poursuite d'une vie parasitaire ». Les illégalistes étaient des « pseudo-anarchistes, qui déshonorent le noble idéal anarchiste», et en tant qu'assassins de ces « pauvres types travaillant pour cent cinquante francs par mois [...] Ils me dégoûtent. Franchement, je préfère Jouin[3] » écrivait Hervé.

Et en Italie ? Qu'ont-ils dit à l'époque, les anarchistes, à propos de ce qui se passait de l'autre côté des Alpes? Seuls les mots de condamnation d'Errico Malatesta, formulés dans son article « Les bandits rouges », paru dans *Volontà* en 1913, sont de temps en temps exhumés. Et cela doit suffire. Ce qui n'a jamais été exhumé, c'est le débat intégral dans lequel son texte était inséré. Oui, car les gardiens de l'historiographie anarchiste se gardent bien de rappeler que cet article ne fut nullement casuel. Ce n'était que la première intervention de Malatesta, inaugurant une discussion dans laquelle il s'opposa à Giovanni Gavilli, l'anarchiste florentin, à l'époque rédacteur du journal individualiste *Gli Scamiciati*.

Si la curiosité est un vilain défaut, elle aide parfois à écarter certains lieux communs. La nôtre nous a amenés à aller à la recherche de tous les articles de cette polémique désormais séculaire, et leur lecture nous a laissés pantois. Nous avons découvert que ce qui motiva Malatesta, ce ne fut absolument pas une apologie désintéressée des illégalistes français (qui à l'époque n'étaient pas encore appelés

3 L'inspecteur tombé sous le plomb de Bonnot.

« bande à Bonnot », mais juste « bandits rouges »), mais bien plus une défense aux yeux de la bourgeoisie ! Car, d'un autre côté, Gavilli ne cache pas son désaccord avec un choix, à son avis légitime, digne, mais suicidaire. La deuxième intervention de Malatesta est tout simplement embarrassante. Ici, la logique, le bon goût et malheureusement aussi l'éthique du plus célèbre anarchiste italien s'envolent. Face aux insinuations calomniatrices de Malatesta contre Bonnot, Garnier et les autres compagnons français, le passionné Gavilli ne pouvait que s'énerver et réagir sur le même ton.

Nous avons ici reproduit le débat intégral qui opposa le célèbre rédacteur de *Volontà* au rédacteur oublié de *Gli Scamiciati*. Après avoir esquissé ce qu'il a défini comme «politique du suicide», dans un texte où il ne mentionne pas les illégalistes français, Gavilli revient encore sur le sujet avec « *Cui gladia ferit, gladia perit* ». Il s'agit d'un long article qui s'inspire de certains faits divers, comme on peut le comprendre par l'intitulé, et qui ne concernait pas exclusivement la « bande tragique ». Faute de place, nous proposons uniquement la partie qui leur est explicitement dédiée. C'est cet article qui a poussé Malatesta à réagir et à déclencher en premier la discussion, avec la publication dans *Volontà* de « bandits rouges », où il ne fait pourtant pas référence au journal individualiste de Novi Ligure. Prudence inutile, car ce sera Gavilli lui-même qui abordera la question et rentrera dans le vif du sujet, provoquant ce que, dans son article final (coupé lui aussi, car dans une deuxième partie il parle de tout autre chose), il nommera « La fuite d'Errico Malatesta ».

Contre l'amputation intéressée de l'histoire du mouvement anarchiste, contre la pensée unique ou l'absence de pensée de ceux qui ne veulent pas entendre de discussions... Bonne lecture.

La politique du suicide

Quand la misère, la misère noire, nous harcèle et nous submerge, et que toutes les issues nous sont bouchées par d'innocents Raccioni ou par de gros bourgeois, souvent nous sentons notre sang bouillir, et la politique du suicide nous vient soudain à l'esprit, aveuglante, menant droit au désespoir. Je n'ai pas de travail, mais là-bas, à Turin, à Venise, à Paris ou ailleurs, le travail ne manque jamais et on recherche toujours de la main-d'œuvre. Là-bas, je pourrais bien gagner ma vie et vivre tranquillement avec mes proches. Mais il faut de l'argent, les compagnies ferroviaires de l'État ne font pas de crédit. Pourtant, ce furent des ouvriers comme moi, ceux qui ont posé les rails, qui ont construit les locomotives et les voitures ; et un ouvrier comme moi m'empêche de m'en servir, si j'y monte sans le billet de voyage sacré, qu'ils ne me donnent pas si je n'ai pas d'argent.

Quelle injustice !

Eh bien, de temps en temps, cette injustice est la goutte qui fait déborder le vase du désespoir chez des opprimés qui, plus audacieux et moins réflexifs, se battent corps à corps avec les défenseurs du capital ou de la propriété privée. Ils ne voient autour d'eux que des ennemis, des exploiteurs et des avides, dérobant et tuant leur prochain, sans se préoccuper de l'âge, du sexe et de la condition de leurs victimes. Presser leurs nerfs et tirer de leurs veines la sueur et le sang qu'ils savent si bien transformer en or sans que le Code pénal ne les contraigne, cela leur suffit.

Pour eux, le Code civil et celui du commerce sont les

expédients les plus efficaces pour vider les poches des autres et remplir les leurs. Mais les opprimés n'en ont pas les moyens, ni l'habilité : ils se sentent rejetés, épuisés, et se révoltent suivant la politique du suicide : œil pour œil, dent pour dent: un contre tous. Mais le danger est là, la multitude des prêtres, des maîtres, des simples et des lâches leur tombe dessus et les livre au bourreau, et ils ont raison: que personne n'attente à l'ordre social, ou il recevra la peine que l'on inflige aux transgresseurs.

Ils sont des bandits, des héros de la politique du suicide. Je pensai ceci en apprenant comment a fini Lacombe[4]. L'autre jour, à la prison de la Santé à Paris, il arriva à monter sur le toit de l'établissement, comme s'il essayait de s'évader. Mais au lieu de cela, il se jeta tête première dans la cour, en bas, et se brisa le crâne, après avoir envoyé à haute voix un dernier bonjour à sa mère.

Jusqu'au fond de cet abîme, le doux nom de cette femme résonne même pour les plus désespérés.

Les Journaux ont raconté qu'à la vue de cette fin tragique, alors que Lacombe était sur le toit, face au juge d'instruction, à l'avocat et au procureur de la République, tous les prisonniers encourageaient Lacombe de leur voix. Accrochés aux barreaux de leurs cages, ils criaient en chœur: « Vive Lacombe ! Vive l'anarchie ! »

Avaient-ils raison?

Il Galeotto
Gli Scamiciati, n° 1, 1e année, 15 avril 1913.

4 Léon Lacombe (12 avril 1885 – 5 avril 1913), anarchiste illégaliste français.

Cui Gladia ferit, gladia perit[5]

Le premier mai – Le Te Deum du roi – La bande tragique – L'hypocrisie légale

Oserez-vous juger immorale cette sentence ? Mais enfin, réfléchissons : on ne peut pas permettre aux gens de voler et de tuer comme ils veulent, en jouissant ensuite tranquillement du fruit de leurs crimes. Et l'on ne peut pas le permettre, par amour pour l'ordre social, pour la paix des individus, et pour l'éducation et la tranquillité des masses. Voilà pourquoi les lois ont la terreur comme fondement, à l'occasion le droit.

[...]

Ils étaient une poignée de jeunes ne supportant pas le carcan et la misère ; là-bas, dans la Babylone moderne, dans l'élégant Paris de notre époque, ils voyaient les voleurs les plus audacieux, les assassins les plus cruels vivre dans l'or et les plaisirs. En colère, en regardant les usines noircies, les travailleurs débraillés et pâles, peut-être avaient-ils promis, dans un accès de rage, de faire tout seuls la révolution sociale. Ils commencèrent à chasser les voitures, les portefeuilles et la peau de ceux qui, à leur avis, vivaient constamment du vol et du meurtre. Ils avaient l'habitude de dire :

«... Peu importe de tuer un homme par le couteau ou par

5 Qui vit par le fer, périra par le fer.

le revolver. Il est mille fois plus atroce de le faire crever de langueur dans les prisons, dans les usines, dans la rizière ou au fond de la mine. Ils nous l'ont appris, ce n'est pas nous qui l'avons inventé: la faim chasse le loup du bois. Qui vit par le fer, périra par le fer ! »

Ils volèrent, tuèrent, au nom de la révolution sociale, parce qu'ils dirent que « si tous les démunis faisaient ainsi, la révolution triompherait vite ».

Ils étaient fous ! ... On les appelait « les bandits rouges ». Trois – Bonnot, Garnier, Valet – furent tués par le gouvernement ; Carouy et Lacombe se suicidèrent en prison ; les autres furent enterrés en prison, et Monier, Callemin et Soudy furent décapités par les bourreaux à Paris, le matin du lundi 21 avril[6]. Justice est faite. La peau des bourreaux appartient désormais à leurs victimes : ils ont tué, ils devaient mourir comme ils sont morts : par la main du bourreau.

La bande tragique est anéanti ; patrons et prêtres peuvent dormir tranquilles, mais pas pour toujours. Dans leur ignorance, ils ne s'aperçoivent pas que leur morale même, leur loi même produit les bandits rouges, dont l'origine est dans les doctrines et les actions des dominateurs, plus que dans le courage et dans la sagesse des rebelles. Gare à eux si les opprimés se révoltent, armes à la main, avec un tel courage, avec cette audace. Gare à eux : ce serait une catastrophe !

Vive le bourreau Deibler, conservateur et gardien de la paix en France, de la tranquillité universelle, de la lâcheté et de l'hypocrisie de tous.

---

6 1913.

Laissez-moi reproduire le testament d'un des exécutés : il s'agit d'un document humain qui laissera pensif, même les nombreux... subversifs ; c'est celui de Soudy :

« Je lègue mes hémisphères cérébraux au doyen de la Faculté de médecine ; au musée d'Anthropologie, mon crâne, et j'en ordonne l'exhibition au profit des soupes communistes [...] Enfin, je lègue à l'anarchie mon autographe afin que les prêtres et les apôtres de la philosophie puissent s'en servir au profit de leur cynique individualité. »

Monsieur Deibler, le bourreau français qui gagne cinq cents lires par mois plus les extras, dont une poignée de 50 lires pour chaque tête coupée, a été volé cette fois-ci de 50 lires par le président de la République, monsieur Poincaré. Celui-ci, dans sa clémence, a trouvé la raison et le moyen pour gracier Dieudonné, en commuant sa peine de mort en une peine de prison à vie.

L'hypocrisie légale est plus grande que l'infinie miséricorde de Dieu, sauveur de roi et protecteur des trônes et des autels ; le bourreau vous tue avec un coup, en un instant. Deibler a coupé la tête aux trois susnommés en moins de cinq minutes : mais la prison... Oh ! la prison à vie, elle vous anéantit petit à petit, en vous faisant siroter, pour ainsi dire, la mort. Et ce service, ils l'appellent grâce ou clémence souveraine.

Loin de la clémence des oints de Dieu !

Mais le supplice des bandits rouges était aussi une horrible nécessité. Il faut terroriser les rebelles ; éduquer par la guillotine, comme instrument pour arrêter les sanguinaires, les rebelles démunis. Ces personnes qui n'ont rien, qui produisent tout et voudraient tout pour eux-mêmes, ont besoin de freins, de lois, de terreur.

Contre la bande tragique qui vient de se disperser, la répression a été très efficace. Même les anarchistes doctrinaux... levèrent et lèvent leur voix de protestation, horrifiés, contre les bandits rouges et, avec les autres, ils répètent eux aussi : « Qui vit par le fer, périra par le fer ». Ainsi la paix, la concorde, l'ordre social sont sains et saufs.

Il Reprobo
Gli Scamiciati, n° 2, 1e année, 26 avril 1913.

Les bandits rouges

Il peut sembler trop tard pour en parler. Néanmoins, le sujet est toujours d'actualité, car il s'agit de faits et de discussions qui, de même qu'ils se sont répétés dans le passé, de même ils vont se répéter, malheureusement, dans l'avenir, tant que perdureront les causes qui les produisent.

Certains individus ont volé et, pour voler, ont tué; tué au hasard tous ceux qui se trouvaient être un obstacle entre eux et l'argent désiré, sans discernement. Ils ont tué des hommes inconnus, des prolétaires victimes comme eux, et même plus, de la mauvaise organisation sociale.

Dans le fond, rien de plus vulgaire: ce sont les fruits amers qui mûrissent sur l'arbre du privilège. Quand toute la vie sociale est maculée de violence et de fraude, quand ceux qui naissent pauvres sont condamnés à toutes sortes de souffrances et d'humiliations, quand l'argent est un moyen nécessaire pour arriver à satisfaire ses besoins et le respect de sa propre personnalité, et que pour beaucoup de gens il n'est pas possible de s'en procurer avec un travail honnête et digne, il n'y a pas vraiment de quoi s'émerveiller si parfois surgissent des pauvres rétifs au joug. Ceux-ci s'inspirent de la morale des seigneurs et, ne pouvant pas voler le travail des autres avec la protection des gendarmes, ils volent illégalement à la barbe des gendarmes. Ne pouvant pas non plus, pour voler, organiser des expéditions militaires ou vendre des poisons comme substances alimentaires, ils tuent directement, à coup de poignard et de revolver.

Mais ces « bandits » se prétendaient anarchistes ; et

cela a donné à leurs attentats de brigands une importance et une signification symbolique qu'ils n'avaient pas en eux-mêmes.

La bourgeoisie profite de l'impact que ces faits ont sur le public pour dénigrer l'anarchisme et consolider sa domination. La police, qui en est souvent l'agitatrice cachée, s'en sert pour augmenter son importance, satisfaire son instinct de persécution et de massacre, et percevoir le prix du sang en argent et promotions. De l'autre côté, comme on parlait d'anarchie, beaucoup de nos compagnons se sont sentis obligés de ne pas renier ceux qui se disaient anarchistes : beaucoup, fascinés par le caractère pittoresque de cette affaire, admiratifs devant le courage des protagonistes, n'ont vu que le fait nu de la rébellion face à la loi, en oubliant d'examiner le pourquoi et le comment.

Il me semble que, pour régler notre comportement et conseiller celui des autres, il est nécessaire d'examiner les choses avec plus de calme, de les juger sur la base de nos aspirations, ne donnant pas aux impressions esthétiques plus de poids qu'elles n'en ont.

Ces hommes étaient évidemment courageux ; et le courage (qui en fin de compte n'est peut-être pas autre chose qu'une forme de bonne santé physique) est sans doute une qualité belle et bonne ; mais il peut servir au bien comme au mal. Il y a eu des hommes très courageux parmi les martyrs de la liberté, comme il y en eut beaucoup parmi les tyrans odieux. Il y en a eu chez les révolutionnaires, comme il y en a chez les camorristes[7], chez les soldats et chez les policiers. D'habitude, et à juste titre, on appelle

7 Membre de la Camorra.

« héros » ceux qui risquent leur vie pour faire le bien, et on qualifie d'autoritaires ou, dans les cas les plus graves, de brutes insensibles et sanguinaires ceux qui utilisent leur courage pour faire le mal.

Je ne nierais pas que ces épisodes ont été pittoresques et, dans un certain sens, esthétiquement beaux. Mais que les admirateurs poétiques du « geste beau » réfléchissent un peu.

Une voiture propulsée à toute vitesse avec à son bord des hommes armés de pistolets automatiques, qui sèment la terreur le long du chemin, c'est une chose évidemment plus moderne, mais pas moins pittoresque qu'un brigand avec ses plumes et son tromblon arrêtant et dévalisant une caravane de voyageurs, ou qu'un baron en armure sur son cheval bardé exigeant l'impôt aux villageois. Et ce n'est pas mieux. Si le gouvernement italien n'avait pas que des généraux d'opérette et des organisateurs ignorants et voleurs, peut-être serait-il arrivé à mener en Libye de belles opérations militaires : mais est-ce que la guerre serait pour cela moins criminelle et moins mauvaise moralement ?

Pourtant ces hommes n'étaient pas, ou n'étaient pas tous, de vulgaires malfaiteurs !

Parmi ces « voleurs », il y avait des idéalistes désorientés ; parmi ces « assassins », il y avait des natures héroïques, qui auraient pu être des héros s'ils avaient vécu dans d'autres circonstances et s'ils avaient reçu l'influence d'autres idées. Car, ce qui est sûr pour tous ceux qui les ont connus, c'est que ces hommes se préoccupaient des idées. Et que s'ils réagirent de manière féroce contre leur environnement et cherchèrent ainsi à satisfaire leurs passions et leurs besoins, c'est, en grande partie, à cause de

l'influence d'une conception spéciale de la vie et de la lutte.

Mais ces idées sont-elles anarchistes ?

Peuvent-elles, pour autant qu'on puisse forcer le sens des mots, se confondre avec l'anarchisme, ou bien sont-elles en contradiction évidente avec l'anarchisme ?

Voilà la question.

L'anarchiste est, par définition, celui qui ne veut pas être opprimé et qui ne veut pas être oppresseur ; celui qui veut le plus grand bien-être, la plus grande liberté, le plus grand développement possible de tous les êtres humains.

Ses idées, ses volontés proviennent du sentiment de sympathie, d'amour, de respect envers les êtres humains. Ce sentiment doit être assez fort pour le pousser à vouloir le bien d'autrui comme le sien et à renoncer à des avantages personnels qui, pour être obtenus, exigent le sacrifice d'autrui.

S'il n'en était pas ainsi, pourquoi devrait-il être ennemi de l'oppression et ne chercherait-il pas à devenir oppresseur ?

L'anarchiste sait que l'individu ne peut pas vivre en dehors de la société. Au contraire, en tant qu'individu humain, il n'existe qu'en raison des résultats de l'œuvre des nombreuses générations passées qu'il porte en lui-même, et il profite, pendant toute sa vie, du concours de ses contemporains.

Il sait que l'activité de chacun influe, directement ou indirectement, sur la vie de tout le monde, et reconnaît donc la grande loi de solidarité, qui domine dans la société comme dans la nature. Et comme il veut la liberté pour tout le monde, il faut qu'il veuille que l'action de cette solidarité nécessaire devienne consciente et volontaire plutôt qu'imposée ou subie, inconsciemment et de manière

involontaire. Il faut qu'il veuille qu'elle bénéficie à tous de manière égale, plutôt que d'être laissée au hasard et utilisée au profit de certains et au détriment d'autres.

Être opprimés, être oppresseurs, ou coopérer de manière volontaire à l'augmentation du bien de tout le monde. Il n'y a pas d'autres alternatives possibles : et les anarchistes, naturellement, sont, et ils ne peuvent que l'être, pour la coopération libre et choisie.

Qu'on ne vienne pas ici faire de la « philosophie » et nous parler d'égoïsme, d'altruisme et de casse-tête de ce type. Nous sommes d'accord : nous sommes tous égoïstes, nous cherchons tous notre satisfaction. Mais, est anarchiste celui qui trouve sa plus grande satisfaction dans la lutte pour le bien de tous, pour la réalisation d'une société où il puisse se retrouver, frère parmi les frères, avec des hommes sains, intelligents, cultivés, heureux. Celui qui au contraire parvient à s'adapter, à vivre heureux parmi les esclaves et à profiter de leur travail, n'est pas et ne peut pas être anarchiste.

Il y a des individus forts, intelligents, passionnés, avec de grands besoins matériels et intellectuels et qui, le sort les ayant placés parmi les opprimés, veulent à tout prix s'émanciper et ne refusent pas de devenir des oppresseurs. Des individus qui se perçoivent emprisonnés dans la société actuelle et commencent à détester toute société. Et sachant qu'il est absurde de penser vivre en dehors de la société humaine, ils voudraient imposer leur volonté, afin de satisfaire leurs passions, à toute la société et à tous les hommes. Ceux-ci, parfois, quand ils connaissent la littérature, ont l'habitude de s'appeler « surhommes ». Ils ne se font pas de scrupules, ils veulent vivre « leur vie » ; ils se moquent

de la révolution et de toute aspiration pour l'avenir, ils veulent jouir aujourd'hui, à tout prix ; ils sacrifieraient toute l'humanité pour une heure de « vie intense » (il y en a un qui a dit exactement cela).

Ce sont des rebelles ; mais ils ne sont pas anarchistes. Ils ont la mentalité, les sentiments des bourgeois manqués et, quand ils y parviennent, ils deviennent des bourgeois de fait et aussi méchants.

Il peut nous arriver, dans les événements de la lutte, de les trouver à nos côtés ; mais nous ne pouvons pas, nous ne devons pas, nous ne voulons pas nous confondre avec eux. Et ils le savent très bien.

Beaucoup d'entre eux aiment se dire anarchistes. C'est vrai et c'est déplorable.

Nous ne pouvons pas empêcher qu'une personne s'appelle comme elle veut, mais d'un autre côté nous ne pouvons pas abandonner, nous, le nom qui représente nos idées et qui logiquement et historiquement nous appartient. Ce que nous pouvons faire c'est de veiller à ce qu'il n'y ait pas confusion, ou à ce qu'il y en ait le moins possible.

Examinons cependant comment il est arrivé que des individus aux aspirations si opposées aux nôtres aient pris le nom qui est la négation de leurs idées et de leurs sentiments.

J'ai évoqué les louches manœuvres policières, et il me serait facile de prouver comment certaines aberrations, qu'on a fait passer pour anarchistes, proviennent des sentines de la police de Paris, sur la suggestion des chefs de police Andrieux, Goron et compagnie.

Ces policiers, au moment où l'anarchisme commença à se manifester et à acquérir de l'importance en France, eurent l'idée géniale, digne des jésuites les plus astucieux, de

combattre notre mouvement de l'intérieur. Ils envoyèrent au milieu des anarchistes des agents provocateurs qui se donnaient l'air de super-révolutionnaires, et déformaient habilement les idées anarchistes, les rendaient grotesques et en faisaient quelque chose d'opposé à ce qu'elles sont réellement. Ils fondèrent des journaux payés par la police ; provoquèrent des actes insensés et mauvais, et les faisaient valoir en les qualifiant d'anarchistes. Ils compromirent de jeunes ingénus qu'après, naturellement, ils vendirent. Ils arrivèrent, avec la complaisance de la presse bourgeoise à persuader une partie de l'opinion publique que l'anarchisme était celui qu'ils représentaient. Et les compagnons français ont de bonnes raisons de croire que ces manœuvres policières perdurent encore, et qu'elles ne sont pas étrangères aux événements qui sont à l'origine de cet article. Parfois, les choses vont peut-être au-delà de l'intention du provocateur, mais de toute façon la police en profite quand même.

À ces influences de la police, il faut en rajouter d'autres, moins louches, mais pas moins néfastes. Au moment où d'impressionnants attentats avaient capté l'attention de l'opinion publique sur les idées anarchistes, de talentueux hommes de lettres, professionnels de l'écriture, toujours à la recherche du sujet à la mode et du paradoxe sensationnel, se mire à faire de l'anarchisme. Puis, comme ils étaient des bourgeois, à la mentalité, à l'éducation, aux ambitions bourgeoises, ils firent de l'anarchisme qui servait à donner un frisson voluptueux aux demoiselles fantasques et aux dames ennuyeuses. Néanmoins, ceci avait peu à voir avec le mouvement d'émancipation des masses que l'anarchisme cherche à provoquer. Ils étaient talentueux,

écrivaient bien et disaient souvent que personne ne comprenait et... ils furent admirés. N'y a-t-il pas eu, en Italie, un moment où on disait que Gabriele D'Annunzio était devenu socialiste ?

Ces « intellectuels », au bout d'un certain temps, rentrèrent tous au bercail bourgeois pour jouir du prix de la notoriété acquise, se montrant comme ils n'avaient en réalité jamais cessé d'être, c'est-à-dire comme des aventuriers littéraires à la recherche de publicité ; mais le mal avait été fait.

Tout ceci, en substance, aurait produit peu de dommages s'il n'y avait, dans le monde, que des personnes aux idées claires, qui savent nettement ce qu'elles veulent et agissent en conséquence. Toutefois, il y a au contraire un grand nombre de personnes à l'âme incertaine, à l'esprit égaré, qui basculent continuellement d'un extrême à l'autre.

Ainsi, il y a ceux qui se disent et se croient anarchistes, mais quand ils commettent des actions mauvaises (qui seraient souvent pardonnables en considérant le besoin et l'environnement) s'en glorifient en disant que les bourgeois font pareil et pire. C'est vrai ; mais pourquoi donc se croient-ils différents ou meilleurs que les bourgeois ?

Ils attaquent les bourgeois parce que ces derniers volent aux ouvriers une bonne partie du produit de leur travail, mais n'ont rien à reprocher si quelqu'un vole à l'ouvrier le peu que le bourgeois lui laisse.

Ils s'indignent que le patron, pour augmenter son profit, fasse travailler un homme dans des conditions malsaines, mais sont pleins d'indulgence pour ceux qui donnent un coup de couteau à cet homme pour lui enlever le peu d'argent qu'il a.

Ils sont dégoûtés de l'usurier qui enlève à un pauvre homme une lire d'intérêt pour dix lires qu'il lui a prêtées, mais trouvent bien, ou presque, que quelqu'un prenne à ce même pauvre homme dix lires sur dix, qu'il ne lui a pas prêtées, en lui passant une fausse monnaie.

Comme ils sont des faibles d'esprit, naturellement, ils se croient comme des hommes supérieurs et exhibent un mépris profond pour « les masses abruties », et se pensent dans le droit de faire du mal aux travailleurs, aux pauvres, aux méprisés, car ils ne se « rebellent pas et donc soutiennent la société actuelle ». Je connais un capitaliste qui se réjouit, quand il est à la brasserie, de se dire socialiste et même anarchiste, mais il n'arrête pourtant pas d'être dans son usine un des exploiteurs les plus avides : patron dur, avide, orgueilleux. Et il ne le nie pas, mais a l'habitude de justifier son comportement d'une manière originale pour un patron. Il dit: « mes ouvriers méritent le traitement que je leur réserve, car ils s'y soumettent. Ils ont une nature d'esclave, ils sont la force qui soutient le régime bourgeois, etc. ». C'est exactement le langage de ceux qui veulent se dire anarchistes, mais ne ressentent pas de sympathie et de solidarité pour les opprimés. La conclusion serait que leurs vrais amis sont les patrons, et leurs ennemis les masses défavorisées.

Pourquoi donc causer d'émancipation et d'anarchisme ? Qu'ils aillent avec les bourgeois, et qu'ils nous laissent tranquilles.

J'ai pris trop de place pour un article de journal et je dois conclure.

Je vais terminer en donnant un conseil à ceux qui « veulent vivre leur vie » et ne s'intéressent pas à la vie

des autres.

Le vol et le meurtre sont des moyens dangereux et normalement peu productifs. Par cette voie, dans la majorité des cas, on arrive seulement à consumer sa vie dans les prisons ou à la perdre sur l'échafaud — surtout si on a l'imprudence d'attirer sur soi l'attention de la police en se disant anarchiste et en rencontrant des anarchistes. Pour une affaire, c'est une affaire inconsistante !

Quand on est intelligent, énergique et sans scrupules, on peut très facilement trouver sa place dans la bourgeoisie.

Qu'ils essayent donc de devenir bourgeois, par le vol et le meurtre, bien entendu, mais légaux. Ils feront une meilleure affaire ; et, s'il est vrai qu'ils ont des sympathies intellectuelles pour l'anarchisme, ils éviteront le déplaisir de faire du mal à la cause chère à leurs intellects.

Errico Malatesta
Volontà, n° 2, 1e année, 13 juin 1913.

Les bandits rouges

Étaient-ils anarchistes ?

« Une voiture propulsée à toute vitesse avec à son bord des hommes armés de pistolets automatiques, qui sèment la terreur le long du chemin, c'est une chose évidemment plus moderne, mais pas moins pittoresque qu'un brigand avec ses plumes et son tromblon arrêtant et dévalisant une caravane de voyageurs, ou qu'un baron en armure sur son cheval bardé, exigeant l'impôt aux villageois. Et ce n'est pas mieux. »

Voilà ce qu'écrit Malatesta dans le numéro deux de *Volontà*, fabricant émérite de consciences révolutionnaires, pour prouver irréfutablement que personne n'a le droit de considérer ces hommes ou — si vous préférez — ces délinquants, comme des anarchistes.

Nous qui avons déjà abordé la question des bandits rouges dans le numéro un sous le titre « La politique du suicide », et dans le numéro trois sous le titre « Cui gladia ferit, gladia perit » — nous ne nous répéterons pas. Nous manquerions de place : il nous suffira de prouver publiquement à Errico Malatesta que rejeter, comme il le fait, une certaine responsabilité de l'œuvre individuelle n'est pas la conduite d'un guide avisé. N'a-t-il jamais prêché la nécessité qui bien souvent pousse les pauvres à voler pour satisfaire leurs besoins les plus pressants ? N'a-t-il jamais parlé aux foules qui l'écoutaient, déférentes, de l'affreuse nécessité de combattre la violence par la violence ?

Qu'il fasse attention, Malatesta, que le bandit et le baron armés extorquaient par le fusil et le revolver, et qu'avec

les fusils et les revolvers les révolutionnaires rejettent les Vendéens ou les défenseurs des prêtres et des patrons.

Mais il affirme que « Les bandits rouges tuèrent des bourgeois et aussi des employés qui étaient des pauvres diables ; et l'anarchiste ne veut être ni opprimé ni oppresseur : celui qui domine et opprime les autres n'est pas anarchiste ».

Qu'il nous excuse : il nous semble néanmoins que son long article sur Bonnot et ses compagnons — qui n'étaient nullement motivés par le seul désir de jouir de la vie — pourrait se réduire à cette phrase. Il aurait vraiment mauvais goût celui qui, pour jouir de la vie, déclarerait la guerre, à main armée, au monde entier. Celui qui agit ainsi fait peu de chemin, même s'il dispose, comme les bandits rouges, d'une voiture rapide. Les policiers et les braves gens le traqueraient et le livreraient au bourreau, et Malatesta doit convenir que les Vendéens, défenseurs du prêtre et des patrons, sont, pour la plupart, de pauvres gens auxquels on ne ferait pas de doux câlins en les accueillant à coups de fusil, pour atteindre et défendre le triomphe de la révolution.

... Oh nous le savons, nous le savons ; l'anarchiste non seulement ne veut pas de violence mais, de par son éducation et son caractère, il la rejette, car il aspire à la solidarité humaine, à la liberté et à la félicité de tous. Mais les aspirations et la vie sont une chose, et la lutte est une autre chose bien différente à laquelle nous contraint l'environnement ignoble où nous vivons malgré nous.

On arrive à l'anarchisme par l'étude, par le sentiment et le désespoir. Quand il manque un de ces trois éléments qui participent à façonner le caractère de l'anarchiste, souvent

il devient un ascétique adorateur de son idée, ou un désespéré qui se lance à l'assaut, en mettant dans la lutte tout ce qu'il lui reste : sa vie. Cela pour faire trembler les puissants, en leur rappelant ainsi que leur autorité vit dans la lâcheté des opprimés ; et pour exhorter les esclaves, en démontrant par les faits, plus que par les mots, quel est le chemin de la victoire.

Nous pouvions nous tromper, mais ces cavaliers de la mort nous semblent plus révolutionnaires et anarchistes que tous les autres. Et, si nous ne suivons pas leur exemple, c'est parce que, comme déjà nous l'avons écrit dans le numéro un et le numéro trois de cette modeste feuille, cela nous semble être une politique du suicide et nous n'avons pas envie de nous suicider, du moins pas encore.

Notre thèse ne semblera pas étrange à ceux qui regardent dans la vie quotidienne, car nous en avons les preuves dans les faits de tous les jours. Par exemple : d'où venait l'argent que chassait celui qui égorgea publiquement un prêtre à Milan, poussé à ce geste désespéré par sa haine insatiable contre tous les trafiquants de mensonges sociaux ? Il fut condamné à la prison à vie, inconnu, personne n'a pu dire jusque-là quel était son nom. On a dit qu'il était fou et nous ne savons pas encore si cela est vrai.

Coincées par les vicissitudes de la vie, par les maladies, par les passions, et surtout par la misère, entre 180 000 et 200 000 personnes se suicident chaque année rien qu'en Europe, disent les statistiques bourgeoises. Même si nous limitions à 50 000 le nombre des suicides de ceux qui sont poussés à ce choix extrême par la misère, et donc par l'action scélérate des exploiteurs, il est facile de s'imaginer le cirque qui se passerait si chacun de ceux-ci, avant de

mourir, envoyait à la maison du diable un de ces oppresseurs et de ceux qui les aident et les défendent.

Toutefois, il ne s'agirait pas d'anarchie — nous objecterait Malatesta — car l'anarchiste veut la paix et la liberté pour tous.

Nous observons, à ce propos, qu'il serait bien de ne pas méprendre ni tortiller la signification ou la valeur des mots : Anarchie ne veut pas seulement dire — comme les lexiques expliquent — « société sans gouvernement » ; mais signifie aussi « guerre par tous les moyens à toute sorte d'autorité ayant comme objectif la domination et l'exploitation des opprimés ». C'est une erreur très grave, à notre avis, de dire qu'en anarchie nous ferons de telle ou de telle autre façon. Quand la révolution triomphera, et que le triste privilège de disposer de la vie et de la liberté des autres – privilège qui règne aujourd'hui vénéré sous le nom d'autorité – disparaîtra, il ne restera que la liberté pour tous. Pour ça, et non pas pour d'autres raisons, nous nous disons libertaires.

Nous comprenons que nos affirmations sembleront peut-être de petites choses à Malatesta, mais ce n'est pas notre faute.

En conclusion : les révolutionnaires russes, qui en plein jour donnaient l'assaut aux banques, en vidaient les coffres pour leur lutte contre le tsarisme et tuaient les employés osant s'y opposer, ont reçu le salut de Malatesta ainsi que de nombreux communistes. Et maintenant nous n'arrivons pas à comprendre — et là c'est notre faute — que le même Malatesta ne reconnaisse pas Bonnot et ses compagnons comme des anarchistes ou des révolutionnaires. Celui qui ne considère pas ces morts comme des personnes poussées

à ce genre de bataille par le désespoir, ou par une tension nerveuse excessive produite par leurs impatiences autant que par leurs douleurs, n'a vraiment pas le droit de se dire anarchiste. Car la loi lui épargna un cauchemar terrible en livrant ces vaincus au bourreau. Et il doit confesser que, au fond, la loi aussi, le bourreau aussi sont bénéfiques à la société, et il ne lui reste qu'à leur faire la révérence.

Il Reprobo
Gli Scamiciati, n° 6, 1e année, 28 juin 1913.

Anarchisme et rébellion

À propos des bandits rouges

Le périodique *Gli Scamiciati* de Novi Ligure, et A. Scilibranca dans *Cronaca sovversiva*, qui paraît à Lynn aux États-Unis, ont critiqué l'article titré « Les bandits rouges » que j'ai publié dans le numéro deux de *Volontà*.

Leur critique, à mon avis, n'est pas juste.

Ils partent du principe que « les bandits » dont il s'agit étaient des *héros insouciants d'eux-mêmes*, comme le dit Scilibranca. *Qui n'étaient nullement motivés par le seul désir de jouir de la vie*, comme il est dit dans *Gli Scamiciati*.

Il est clair qu'ils connaissent peu les faits et pas du tout les hommes, dont j'ai eu l'occasion de connaître de près nombre d'entre eux. Cependant je ne peux évidemment pas entrer dans les détails personnels, et publier les preuves qui ont nourri ma conviction. Je dois donc accepter que supposément je me trompe sur l'idée que je me suis faite de certains de ces individus.

D'ailleurs, je ne suis pas troublé, finalement, par la tendance — qui à plusieurs reprises s'est manifestée chez les anarchistes — à transformer les faits, à les idéaliser, et à finir par croire qu'ils sont comme on voudrait qu'ils soient. Si cela fait peu honneur à l'esprit critique de certains de nos compagnons, cela flatte au contraire leurs instincts rebelles, leurs convictions, leur enthousiasme. Ils sont tellement amoureux de l'anarchie qu'ils acceptent tout fait qualifié d'anarchiste, sans l'examiner, comme un acte inspiré par les idéaux les plus nobles... Même si le fait a été qualifié d'anarchiste par la police. Ils sont tellement convaincus

de la nécessité de la rébellion violente qu'ils tendent à confondre les actes de violence avec la rébellion libératrice. Actes qui sont en réalité des formes d'oppression, restant impunis par la loi pour l'unique raison que leurs auteurs ne sont pas en mesure d'imposer la leur.

La légende prend la place de l'histoire.

L'histoire raconte, ou devrait raconter, les faits comme ils se passent, et représente l'état d'une société donnée dans une époque donnée. La légende, qui invente ou transforme les faits, représente une rébellion idéale contre la dure réalité du moment et annonce l'avenir désiré. La légende est plus intéressante que l'histoire ; et moi, propagandiste et non pas historien, je peux aussi me réjouir de la légende épique qui se construit autour de certains faits qui, à tort ou à raison, ont été liés au mouvement anarchiste.

Tout ceci a toutefois peu à voir avec ma thèse.

Je n'ai pas voulu discuter du caractère des hommes. J'ai voulu combattre un courant de pensée considéré à tort comme anarchiste, servant à donner un semblant raisonnable à ceux qui qualifient d'anarchistes des actes en opposition avec les idées anarchistes et qui dégoûtent les sentiments de ces derniers.

Je ne sais pas à quel point s'étend la documentation de ceux qui me critiquent.

Je peux leur assurer qu'il y a eu, et qu'il y a encore, bien qu'en décadence, des cercles se disant anarchistes, lesquels affirment que l'individu ne doit se préoccuper que de lui-même et exploiter les autres le plus possible. On a défendu le vol contre les travailleurs, et surtout contre les compagnons « car ceux-ci ne vous dénoncent pas à la police » ; on a défendu le fait de vivre sur les profits des femmes contraintes à se prostituer à coups de bâtons ; on

a même défendu l'espionnage. Un groupe entier se vantant de représenter le vrai anarchisme et qui éditait aussi un journal a répondu à quelqu'un qui méprisait un soi-disant anarchiste passé au service de la police : « Quel mal à cela ? On est anarchistes, car on veut vivre bien. Ce compagnon peut gagner plus en faisant l'espion qu'en faisant le cordonnier : il serait stupide s'il ne profitait pas de l'occasion ». Aujourd'hui encore on qualifie de crédules imbéciles (*père*, dit-on en France où ces idées sont nées) ceux qui imaginent une révolution faite pour le bien de tous. Ceci précisément dans ces milieux d'où viennent ceux que mes détracteurs considèrent comme des héros s'étant rebellés pour l'anarchie. Ces choses, et bien pire, ont été dites en public et ont été publiées : il ne serait donc pas difficile de les prouver. Mais ce n'est pas important. Si mes détracteurs n'y croient pas, je rends hommage à leur optimisme généreux. Supposons même qu'il s'agit de choses que j'invente.

Mes détracteurs conviennent que ceux qui pensent de cette manière ne sont pas anarchistes ? Je suis persuadé qu'ils trouvent ces idées tellement incompatibles avec l'anarchisme qu'il leur semble impossible qu'elles soient exprimées et publicisées par ceux qui se disent anarchistes — et donc ils nient le fait.

C'est tout ce que je désire. Mon but est atteint.

Gli Scamiciati me demande si je me souviens avoir dit que les gens pauvres sont souvent obligés de voler pour satisfaire les besoins les plus pressants. Bien évidemment ; j'ai même dit que cette nécessité de voler peut, dans certaines circonstances, non pas seulement constituer un droit, mais aussi un devoir.

Mais cela n'a rien à voir avec le propos, affirmé et érigé comme un principe, de ne pas vouloir travailler et de

vouloir vivre sur le travail des « stupides ».

Gli Scamiciati dit aussi que moi et d'autres nombreux communistes (les *Scamiciati* nous appellent toujours communistes, jamais anarchistes[8]) avons applaudi les révolutionnaires russes qui donnaient l'assaut aux banques et vidaient les coffres dans le cadre de leur lutte contre le tsarisme. Vraiment, je ne crois pas avoir jamais parlé des « expropriateurs » russes et des effets pratiques que leur tactique a eus sur les hommes et sur les choses de la révolution russe. J'affirme par contre avec force que l'expropriation, le vol, pour appeler les choses par leur nom, à des fins révolutionnaires, est un acte de guerre contre lequel on ne peut rien opposer du point de vue de la moralité, bien que du point de vue de l'opportunité et de la tactique cela soit discutable.

Cela n'a pourtant rien à voir avec notre sujet. Les hommes dont nous parlons n'ont jamais voulu voler pour la révolution, et ceux à qui on attribuerait cette intention riraient et diraient : « tu nous prends donc pour des *pères ?* »

Mes détracteurs incitent à la rébellion, à la révolution et à la violence.

D'accord... mais avec des réserves.

Le fait que la révolution contre les lois soit une condition indispensable pour l'émancipation et que la violence soit nécessaire pour détruire l'état de violence qui nous opprime ne devrait pas nous faire approuver aveuglément et considérer comme anarchiste toute rébellion et toute violence extra-légale.

L'anarchisme est rébellion, mais une rébellion faite dans

---

8 Note du rédacteur : dans le dernier numéro, ils ont eu la bonté de nous appeler aussi anarchistes.

un but précis, nourrie par certains sentiments. La révolution devra se faire par la violence, mais la violence contre les oppresseurs et les défenseurs des oppresseurs, non pas contre les pauvres, contre les masses que nous voulons affranchir.

L'américain de race blanche, qui opprime le nègre et parfois se bat contre la police pour pouvoir le lyncher, est un rebelle face à la loi, mais ne cesse pas d'être un oppresseur plus odieux que la police.

Le camorriste qui extorque et maltraite la partie la plus pauvre et la plus timide du peuple napolitain est un violent en état de révolte continue contre l'autorité officielle, mais n'en est pas moins un des obstacles les plus formidables au progrès et à l'émancipation de ce pays.

Les Vendéens étaient des rebelles ; certains brigands napolitains aussi, qui au nom de Pie IX et de François Bourbon, après s'être confessés et avoir communié, torturaient et tuaient les riches pour les voler et les pauvres pour assouvir leur soif de sang. Peut-être étaient-ils anarchistes ?

Bien sûr que la rébellion, sauf si elle devient à son tour oppression, est juste et utile même si le rebelle n'est pas anarchiste.

Bien sûr que la violence, si elle est utilisée pour se libérer et non pas pour soumettre les autres, est nécessaire dans une société basée sur la violence.

Toutefois, s'il n'y a pas une idée supérieure de solidarité humaine, la rébellion reste stérile, la violence reste à l'origine de l'oppression.

Errico Malatesta

Volontà, n° 8, 1e année, 3 août 1913.

En réponse à Errico Malatesta

Dans le numéro huit du périodique communiste la *Volontà*, Errico Malatesta répond à l'article que nous avons imprimé dans notre numéro six, à propos des bandits rouges de Paris. Dans sa réplique, publiée sous le titre de « Anarchisme et rébellion », le plus grand apôtre du communisme italien réaffirme sa thèse, en l'assaisonnant avec les slogans de toujours contre la violence individuelle : *les Bonnot n'étaient pas et ne pouvaient pas être considérés comme anarchistes : ils avaient insulté la sensibilité publique et la morale avec des faits qui sont loin du sentiment des anarchistes.*

Dommage que les proportions minuscules de notre journal ne nous permettent pas de combattre et de relever toutes les stratégies puériles par lesquelles Malatesta cherche à soigner au mieux sa sentence erronée, qui n'est pas la première et ne sera peut-être pas la dernière qu'il prononce sur nos meilleurs compagnons, reconnus comme tels par la foule. Nous nous limiterons à relever les points principaux qui nous semblent sujets à débat, pour Malatesta aussi. Comme tous les avocats des causes perdues, dans sa réplique, Malatesta dit et retire, veut et évite, mélange le privé et le public, échange les termes et les confond, certaines fois appelle noir le blanc, et nie la lumière du soleil. C'est le destin de tous les religieux, c'est-à-dire de tous ceux qui se sentent offusqués par l'horreur sacrée de voir leur « foi » et leur « sacro-saint principe », l'humanisme, saboté. Ils démolirent Dieu et levèrent des autels à l'humanité. Et ils considèrent hérétiques ou imbéciles ceux qui se permettent

de douter de leur foi ou seulement de l'effleurer avec le doigt de la critique.

Et il nous qualifie d'imbéciles le maître *noble*, le compagnon *glorieux* des communistes d'Italie avec ce propos qui lui a échappé en parlant de nous et qui ne peut pas être révoqué : « ... ils [les Scamiciati] sont tellement amoureux de l'anarchie qu'ils acceptent tout fait qualifié d'anarchiste, sans l'examiner, comme un acte inspiré par les idéaux les plus nobles... Même si le fait a été qualifié d'anarchiste par la police ».

Voilà, dans notre numéro six, nous nous sommes seulement occupés des bandits rouges et non pas de chaque fait qui peut être, ou est réellement, une opération de police. Nous n'avons rien dit qui puisse autoriser Malatesta à un jugement si sévère et erroné sur nous. Il se préoccupe des sympathisants, de ceux qui doivent apprendre par lui et par les siens la gloire de la bataille, la vénération pour les grands frères. Il parle d'espions, d'anarchistes lèche-culs, d'anarchistes policiers, de camorristes, de brigands napolitains, de gens qui ont autant à faire ici avec Bonnot, que le *nom de Dieu* pendant la messe chantée. Tenons-nous-en au sujet, cher Malatesta. Nous avions prévu, dans notre numéro six, votre réplique telle qu'elle est ; relisez-le avec soin et vous verrez que nous l'avons anticipée.

Peut-être parce que, pressé d'écrire, vous avez oublié les termes précis de notre réponse, nous en condensons ici le contenu général, le voici : nous avons pensé et nous pensons que les Bonnot ne furent pas des imbéciles — et en réalité ils ne l'étaient pas — et que, bien qu'ils se jetèrent dans la lutte seuls contre tous, tout en sachant que ce combat pouvait être court et pas nécessairement victorieux,

ce qu'il fut, ils savaient devoir mourir par le plomb ou par le couperet, et cependant, ils combattirent – d'après vous seulement par *joie de vivre* – et y moururent. Nous avons pensé et nous pensons que leur politique, même si elle est évidemment une politique du suicide comme nous l'avons déjà écrit avant vos observations, trouve sa raison d'être dans les conditions dans lesquelles nous vivons, et dans lesquelles vous vivez aussi. Celle-ci est le vrai pivot pour atteindre réellement la révolution sociale qui est aussi votre plus grand rêve. Dans votre réponse vous avouez que les pauvres gens n'ont pas seulement le droit de voler mais en ont aussi, parfois, le devoir.

Cette confession est précieuse et quelque peu imprudente ; quand est-ce que le vol, à votre avis, devient un devoir pour les pauvres gens ? Quand ils se trouvent avec leur maison plongée dans le noir et le vide, vide d'amour et d'argent, et avec une famille nue et affamée qui pousse l'individu au désespoir ?

Voilà ce que serait certainement votre réponse, cher Malatesta, nous n'en doutons pas ; mais vous arrivez assez en retard, car le sénateur Pietro Ellero dans sa « Question sociale » et Zanardelli dans l'actuel Code pénal italien, à l'article 49, l'imprimèrent avant vous. Il s'agit d'un mensonge conventionnel. Nous sommes convaincus que vous-même, en tombant sur un pauvre diable ayant volé pour manger, opposeriez votre moralité communiste, car, à votre avis, les révolutionnaires en général et notamment les anarchistes ne doivent pas voler pour eux-mêmes mais pour la révolution ; la tactique brevetée et la foi communiste ne le permettent pas.

Nous, ennemis de toutes les vénérations, de toutes les

choses saintes, railleurs de toutes les gloires, de tous les *droits*, de tous les devoirs, nous pensons que la rébellion est nécessaire sous tous ses aspects, parfois aussi sous les plus odieux et les moins explicables. Il faut donner l'assaut à l'ennemi par tous les moyens nécessaires, à toutes les heures, sans trêve, car à toutes les heures et sans trêve nous sommes exploités, avilis et opprimés dans nos sentiments, dans nos affects, dans nos biens et dans notre vie.

Rien à voir avec les causeries communistes, cher Malatesta ! La lutte réelle, la lutte efficace, la seule lutte possible est celle que l'individu fait contre lui-même et contre les autres à tout moment de sa vie, pour l'existence et pour la liberté de prêcher et de défendre ses conceptions du monde et ses aspirations. Mais oui, laissons tomber les policiers, les lèche-culs, les espions, les prostitués ; ces gens n'appartiennent à aucun parti, à aucune école philosophique. Les Bonnot, les Garnier, les Callemin n'étaient pas ainsi, même si leurs actes semblent condamnables. À notre avis, celui qui vole aux bourgeois le métier de juge n'est pas vraiment anarchiste. Le critique révèle les défauts et les qualités de l'œuvre d'art, du système philosophique, de telle ou telle manière de lutter ou de penser. Mais le juge, même sans toge, comme vous l'êtes, nous ne l'aimons vraiment pas quand, avec ses sentences, il peste sur les vaincus ou ouvre les tombes des généreux au mépris public, pour y cracher dedans. Cette manière d'agir est communiste autant que vous le voulez, mais vraiment pas anarchiste.

Non, ne vous attendez pas à une lutte efficace contre tous les oppresseurs si vous ne posez pas, à la base de votre prédication, l'action immédiate de l'individu qui se rit des dieux, n'a pas peur des patrons, méprise les prêtres et ceux

qui les défendent. Vous l'avez dit vous-même dans votre réponse : « La révolution devra se faire par la violence, mais la violence contre les oppresseurs et les défenseurs des oppresseurs ». Les Bonnot n'ont rien fait d'autre qu'attaquer les oppresseurs et ceux qui les défendent.

... Oui, bon ; il faut attendre le jour de la révolution ; pour agir, il est nécessaire d'attendre que sonne la cloche de la révolte — et qui serait le sonneur ? — ou que les maîtres vénérés du communisme ou les compagnons glorieux des communistes donnent le signal. Pardieu ! Il faudra attendre un petit peu. Nous sommes faibles et fatigués ; nous prédiquons la révolution et nous en avons peur ; nous sommes effrayés par les instincts de la foule, les gens qui ne veulent plus se plier au joug des exploités et refusent de travailler pour eux, tout en n'ayant pas les moyens pour travailler par eux-mêmes et conquièrent la vie comme ils peuvent et comme ils savent, en terrorisant les puissants et en montrant la voie de la révolte aux opprimés ! Et nous attendons, nous attendons la mort, en prêchant le grand jour où le soleil de l'avenir va se lever — et entre temps nous mourons de misère et de fatigue — et le soleil désiré ne se lève pas encore. Les nuages noirs de notre ignorance, de notre éducation religieuse et de nos préjugés le cachent, et nous mourons imbéciles comme tous les autres. Nos enfants, que nous éduquons ainsi, attendent eux aussi le soleil de l'avenir qui n'apparaît jamais, et comme nous ils mourront léguant à leurs enfants la tache d'attendre ! Les audacieux renoncent aux atermoiements, méprisent les dangers : se jettent et courent de l'avant pour réveiller ceux qui dorment, pour injurier les lâches, pour ridiculiser les apôtres du communisme ou

du socialisme ou du christianisme, ou du bouddhisme, en terrorisant les résignés ou les esclaves heureux. Ils meurent en combattant, par les mains du gouvernement ou du bourreau, peu importe. Ces actions et cette mort effraient, mais *font réfléchir*, et là est la victoire, là est le triomphe. Voilà ce que furent l'action et l'objectif des hommes de la bande tragique parisienne. Ceci et rien d'autre.

Déplorons aussi, cher Malatesta, que de jeunes existences soient forcées de se brûler ainsi sous la pression et l'oppression de l'environnement infâme qui pèse sur nous comme une chape de plomb, mais laissons aux juges les sentences et aux papes les excommunications.

Il Reprobo
Gli Scamiciati, n° 9, 1e année, 8 août 1913.

Je devrais...

Je devrais donner une réponse à la réponse que m'ont faite *Gli Scamiciati*. Toutefois, ils comprennent si mal et faussent tellement mes concepts qu'il faudrait la moitié du journal pour mettre les choses au clair. Et puis, on repartirait à zéro. J'abandonne.

D'ailleurs, la réponse est tellement impolie et amère, que je serais obligé de mobiliser un langage auquel je ne saurais me résoudre.

Ceux qui, en voulant discuter avec moi, recourent aux insultes peuvent être sûrs qu'ils resteront sans réponse.

Mon foie est sain et je fais attention à ne pas l'abîmer.

Errico Malatesta
Volontà, n° 10, 1e année, 17 août 1913.

La fuite d'Errico Malatesta

Je devrais donner une réponse à la réponse que m'ont faite Gli Scamiciati. *Toutefois, ils* comprennent si mal *et* faussent *tellement mes concepts qu'il faudrait la moitié du journal pour mettre les choses au clair. Et puis, on repartirait à zéro. J'abandonne.*

D'ailleurs, la réponse est tellement impolie *et* amère, *que je serais obligé de mobiliser un langage auquel* je ne saurais me résoudre.

Ceux qui, en voulant discuter avec moi, recourent aux insultes *peuvent être sûrs qu'ils resteront sans réponse.*

Mon foie est sain *et je fais attention à ne pas l'abîmer.*

Errico Malatesta
Volontà, n° 10, 1e année, 17 août 1913.

* * *

Malatesta fuit, en utilisant une polémique dont les *grands* hommes autoritaires ont l'habitude d'abuser contre nous en discutant d'anarchisme. Il fuit car nous *comprenons mal* et que nous sommes stupides. Parce que nous *faussons* ses concepts sur cette question, parce qu'il considère inutile et peut-être nuisible de répondre à notre contre-réplique publiée dans notre numéro neuf et car nous sommes des voyous. Cette réplique, il la trouve impolie et amère, et il

pense que le fait de lui répondre pourrait mettre à mal son foie ; nous l'avons insulté ; et ainsi vexé, il met un terme à cette discussion qu'il a commencée et trouve commode de fuir. Bon voyage, certains grands hommes pensent avoir le droit de discuter et d'insulter les morts, et pour leur dignité — disent-ils — ils fuient la discussion avec les vivants qui se lèvent pour défendre ces vaincus. Nous, qui écrivons exclusivement avec pour seul désir de voir nos idées se propager, dans le seul et unique but d'éclaircir l'esprit du peuple sur tout ce qu'il y a de servile, de religieux, de lâcheté et de superstition, nous ne nous soucions pas, ni ne pouvons nous soucier de la susceptibilité ou du foie de nos adversaires. Nous combattons sans détour, sans a priori, sans hypocrisies, sans la moindre intention de vouloir offenser qui que ce soit. Quand Malatesta nous connaîtra un peu mieux, il sera moins méprisant envers nous. D'ailleurs, nous sommes durs à cuire, et il peut dire et faire tout ce qui lui convient ; notre programme se constitue de trois mots : liberté, liberté, liberté. Qu'il nous fuit avec dédain, nous qui demeurons irréductiblement *mal élevés* ; mais qu'il sache que certaines fuites sont parfois plus dangereuses que la bataille qu'on cherche à fuir.

Et comme nous nous proposons de profiter de toutes les occasions pour notre propagande — car, si nous ne faisions pas ainsi, nous gaspillerions notre temps et notre argent en nous étendant sur ces débats —, que Malatesta nous permette quelques observations utiles capables de persuader les autres de notre obstination, de notre stupidité et de notre félonie.

Les lecteurs savent que Malatesta commença cette polémique en attaquant les bandits rouges de Paris, attaque

que nous considérions et considérons peu généreuse, et certainement pas apte à éclaircir l'esprit de ceux qui ne savent rien ni de nous ni de nos affaires. Après avoir prêché par la parole et par l'écrit que l'anarchiste doit s'apitoyer et défendre toutes les victimes de la lutte sociale ; après avoir démontré la nécessité sociale de mettre en lumière les vraies causes de la délinquance, de l'esclavage et de la misère ; après avoir salué le courage des piocheurs qui courent au premier rang pour se lancer à l'assaut de l'ennemi par tous les moyens et où que ce soit, nous ne pouvions pas ni ne pouvons rester indifférents au langage de ceux qui, par tactique, par opportunisme ou en raison d'un sens critique erroné, méprisent l'œuvre de ces courageux et les stigmatisent, les livrant ainsi au mépris de tous et justifiant l'œuvre du juge et du bourreau. Si nos constatations peuvent s'avérer regrettables aux yeux de certains, cela ne nous concerne pas. [...]

Gli Scamiciati, n° 10, 1e année, 22 août 1913.

lassoiffe@riseup.net
L'assoiffé, Marseille, décembre 2018
Pas de copyright

Achevé d'imprimer sur les presses de
L'*Impatience* (Marseille)